

les dogmes finissent, arrachèrent du cœur du jeune breton cette foi de sa mère, dont il devait peindre en un ravissant tableau les souvenirs et les impressions lointaines :

*De ces jours de ferveur, oh ! vous pouvez m'en croire,  
L'éclat lointain réchauffe encore ma mémoire ;  
L'orgue divin résonne en mon âme, et ma voix  
Retrouve vers le ciel ses accents d'autrefois,*

alors que tout un peuple à genoux priait « le Dieu des fruits et des moissons nouvelles » :

*Les voix montaient, montaient ; moi, penché sur ma stalle,  
Je subissais de Dieu la présence fatale :  
J'avais froid ; de longs pleurs ruisselaient de mes yeux,  
Et comme si Dieu même eût dévoilé les cieux,  
Introduit par la main dans les saintes phalanges,  
Je sentais tout mon être éclater en louanges,  
Et noyé dans des flots d'amour et de clarté,  
Je m'anéantissais devant l'immensité (1).*

Une fois ses croyances perdues, Brizeux put faire le deuil de son bonheur évanoui, et Mgr Baunard eut un chapitre de plus pour son beau livre, *le Doute et ses victimes au XIX<sup>e</sup> siècle*.

« L'orgueil de la pensée,

*Qui n'accepte aucun frein, aucune loi tracée (2).*

ne suffisait pas plus à l'âme du jeune breton que la liberté conquise au soleil « des trois glorieuses ».

(1) *Marie.*

(2) *Marie.*